

« Il est comment ton Bruxelles ? »

Cela fait de nombreuses années que Mariska Forrest et moi intervenons ensemble dans des projets où nous articulons écriture et arts plastiques. Chaque projet est l'occasion de cocréer et de coanimer des ateliers autour d'une problématique. Cette fois, il s'agissait d'interroger le territoire, de creuser ce qui est connu et inconnu, ce qui est lieux et contours, ce qui est intime et public.

Pour écrire cet article, nous nous sommes raconté le projet, nous nous sommes redit ce qui à nos yeux est essentiel, nous a particulièrement touchées, étonnées, mais aussi ce que nous tirons comme leçon de cette expérience.

*par Karyne
WATTIAUX*

Un projet comme celui que nous allons déplier ici est une triple aventure :

- celle d'un duo (le nôtre, une formatrice et une plasticienne) qui doit trouver des manières de travailler ensemble pour que d'autres expérimentent l'inhabituel, un duo dont la richesse est de tirer parti de la singularité de chacune pour construire quelque chose que ni l'une ni l'autre ne ferait seule ;
- celle d'un groupe de personnes en formation qui sont mises en situation de mettre les mains et la tête à la pâte pour s'essayer à des choses nouvelles ;
- celle d'un projet que l'on a défini au préalable et qui va se reformuler dans l'action et avec les acteurs tout au long de sa mise en œuvre.

1. Avant que le projet ne commence

Lors de la présentation aux apprenants, je raconte l'histoire de Marco Polo, une métaphore qui sous-tend tout le projet.

Année 1200 à Venise. Un marchand et son fils de 10 ans, Marco Polo, partent pour un très long voyage. Marco Polo aura l'âge d'homme quand ils rentreront. Durant cette période, tout en faisant quelques passages à Venise, ils vont jusqu'aux confins de la Mongolie et rencontrent le Grand Khan, empereur d'un immense territoire.

Plus tard, Marco Polo retourne voir le Grand Khan et devient en quelque sorte son émissaire. Il a pour mission de ramener des récits et des objets de toutes sortes pour que le Grand Khan puisse se faire une idée de la vie sur son immense territoire.

Marco Polo voyage très longtemps dans ces contrées immenses, durant des années et des années. Il vient régulièrement rapporter au Grand Khan tout ce qu'il a vu, entendu, touché, goûté... pour que ce dernier puisse s'imaginer ces territoires.

De retour à Venise, après un combat, il se retrouve en prison. C'est là qu'il raconte toute son histoire à un homme. L'homme décide d'écrire tout ce que Marco Polo lui a raconté. C'est ainsi que nous connaissons son histoire. Mais ce que nous ne savons pas, c'est la part d'invention dans ce récit. Marco Polo a peut-être tout inventé. Nul ne sait.

Des questions fusent : « C'est où la Mongolie ? » « Quel était le territoire du Grand Khan ? » « Où est allé Marco Polo ? ». C'est l'occasion de commencer une affiche avec les questions et les réflexions. Celles-ci seront traitées en dehors de l'atelier, durant d'autres moments de formation. Une autre affiche reprendra au fur et à mesure les nouveaux mots comme Marco Polo, la Mongolie, un émissaire... Ces deux affiches se rempliront durant les ateliers.

Mais revenons au projet. Nous annonçons aux participants que durant les ateliers ils seront, comme Marco Polo, des explorateurs. Comme ils habitent tous Bruxelles, leur territoire commun sera le grand Bruxelles, c'est-à-dire les 19 communes de l'agglomération bruxelloise. Nous leur disons aussi qu'ils écriront, liront, produiront des choses, découvriront des écrits d'auteurs et le travail de plasticiens. Et que deux autres groupes vivent les mêmes ateliers. Nous leur proposons de s'échanger du courrier et de se rencontrer en fin de projet.

Je dépose une grande carte plastifiée de Bruxelles sur le sol. C'est notre territoire de travail, les deux autres associations qui travaillent sur le même projet y sont pointées. « Et vous, où êtes-vous sur la carte ? » C'est une première expérience. La plupart n'ont jamais vu une carte de Bruxelles et tous découvrent pour la première fois cette grande carte de 2 m². Certains reconnaissent des éléments, le métro, le canal, et à partir de là, peu à peu retrouvent l'endroit où ils sont en formation.

Avant de leur laisser la parole nous explicitons quelques règles de fonctionnement ¹.

Ensuite émergent quelques réflexions et questions comme : « Est-ce qu'on va sortir ? À quoi va servir de faire ça ? » « Pour vous aussi alors c'est une expérience, vous ne l'avez jamais fait ? » « Ça me donne envie. » Nous répondons brièvement à l'une ou l'autre question : « Nous ne partirons pas réellement en voyage. Par contre, nous nous servirons de tout ce que nous avons déjà vu, entendu, trouvé,... à Bruxelles. Quant à apprendre, il y aura plein de moments où l'on écrira, lira, parlera durant le projet. À la fin de chaque atelier, nous prendrons ensemble un moment pour noter ce que l'on a appris, découvert, en quoi on est étonné... ».

Nous nous quittons avec l'envie de revenir.

1. Voir : « *Quelques règles pour assurer le bon déroulement d'un atelier* », pp. 28-30.

Remarque

Cet avant projet est essentiel. On oublie trop souvent – et je l’ai fait, c’est comme cela que je mesure la différence – de présenter le projet aux participants. C’est important qu’ils puissent le questionner. S’ils décident d’y participer, ils y adhèrent. Sinon, c’est que ce n’est pas le moment pour eux ou qu’il y a lieu de faire des aménagements...

2. Pendant le projet, d’atelier en atelier

Les trois premiers ateliers permettent :

- d’explorer les cartes, les trajets, la perception ;
- d’expérimenter des techniques artistiques et l’écriture.

Les deux derniers ateliers sont plus explicitement centrés sur :

- la recherche par chacun de ce que Bruxelles est pour lui ;
- les réalisations pour dire aux autres son Bruxelles.

Atelier 1 : Les cartes, s’y retrouver et s’y promener

Dès le premier atelier, nous annonçons aux participants que bientôt, lors de notre troisième rencontre, nous irons travailler dans un atelier, chez Mariska, aux Ateliers de la Banane, rue du Métal. C’est l’occasion de ressortir la grande carte de Bruxelles. On retrouve où on est : c’est facile, le petit autocollant que nous avons collé est toujours là. Par contre, trouver la rue du Métal n’est pas chose aisée. Heureusement, Saïda habite Saint-Gilles. On est tout de suite moins perdu ! Il faudra quand même un certain temps pour trouver cette petite rue que personne ne connaît.

On regarde d’un peu plus près la carte, on se demande ce que peut être ceci ou cela, certains savent et expliquent, et si personne ne sait, je raconte : la petite ceinture, le haut et le bas de la ville, le canal comme une coupure... Ils retrouvent la gare du Nord et celle du Midi. On se demande pourquoi elles s’appellent comme ça. Cela peut paraître évident, mais pour ces personnes, c’est la première fois

qu'elles réalisent qu'on peut voir où se trouve le nord sur une carte. Pour un des participants, ce moment restera une grande révélation.

Ensuite, je sors d'autres cartes et nous refaisons ce travail de repérage à partir de ce que chacun connaît. Un travail de comparaison, de zoom aussi, que permettent les échelles différentes utilisées pour chacune des cartes. De récit encore à partir d'un itinéraire que l'on aime prendre et sur lequel on ajoutera des *Post-it* pour dire à l'autre ce que l'on voit, entend, sent sur ce chemin. Comme une invitation à venir s'y promener...

... un itinéraire que l'on aime prendre et sur lequel on ajoute des *Post-it* pour dire à l'autre ce que l'on voit, entend, sent sur ce chemin.

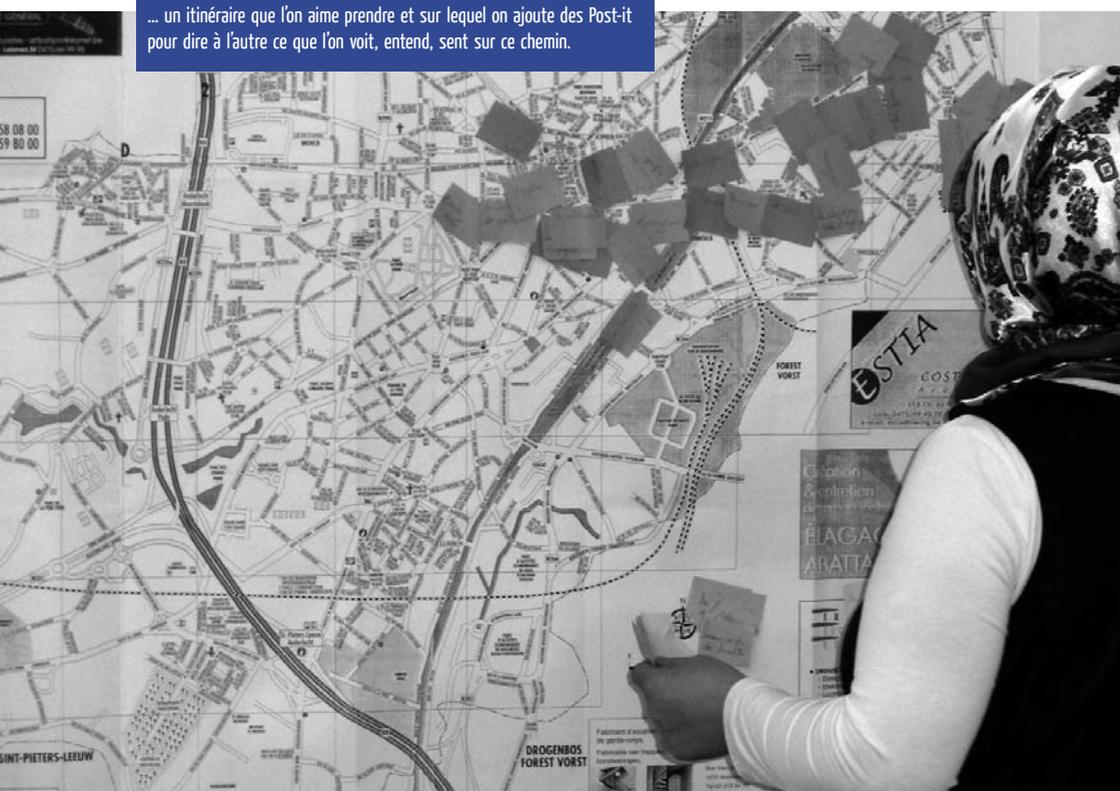


Photo : Les Ateliers de la Banane

Voici ce que l'un ou l'autre a dit lors de l'évaluation qui a clôturé ce premier atelier :

- « Aujourd'hui, j'ai découvert que la Cité Modèle est facile à trouver. »
- « On a fait quelque chose de nouveau. Je ne sais pas trouver mon adresse sur une carte. »
- « J'ai appris comment je peux situer les places importantes dans mon quartier. »
- « Chacun a montré où il habite, j'aime connaître les autres endroits. »
- « J'ai appris comment on dessine la carte et comment on cherche les rues près de notre rue. »

Des mots qui en disent long sur le plaisir, la découverte, le bonheur de se projeter sur des cartes et d'y chercher sa maison ou d'autres endroits que l'on fréquente. Une personne nous disait : « Voilà maintenant je sais que je suis là, je sais où sont les places, les rues, les autres. » C'est toujours un moment d'émotion que de voir un autre s'y retrouver, retrouver ce qu'il connaît et oser s'interroger sur toutes les parties qui lui sont encore inconnues. La carte n'est plus un espace hostile, inconnu, stressant, mais un monde à connaître et à explorer. Lire des cartes pour y écrire ses promenades, ses connaissances, ses sensations...

Atelier 2 : Les trajets

Les cartes de Bruxelles sont rangées dans un coin de l'atelier. Plus de repère sous les yeux mais les trajets que nous avons explorés sur les cartes sont dans notre mémoire.

Trajet 1 : Les yeux fermés, mine de plomb sur papier calque

Les participants ont une feuille de calque et une mine de plomb devant eux, sur la table. Nous faisons des essais pour apprivoiser la mine de plomb. Les yeux fermés, ils dessinent le trajet de chez eux au lieu de formation. Dans le noir, ils sont mentalement dans le chemin qu'ils prennent tous les jours. Il y a beaucoup de calme dans la pièce. Ils font confiance aux autres pour accepter de fermer les yeux. La main bouge à la même vitesse que leur marche virtuelle. Quand ils ouvrent les yeux, il faut d'abord se réhabituer à la lumière, pour ensuite découvrir le tracé. Seul un trait subsiste. Les lumières, les sons, ce qu'ils ont vu reste dans leur mémoire.

Surprise, étonnement. C'est différent de ce que j'ai dans ma mémoire. Chacun raconte son trajet, l'effet que cela lui a fait de dessiner les yeux fermés.

Les yeux fermés,
ils dessinent le trajet
de chez eux
au lieu de formation.

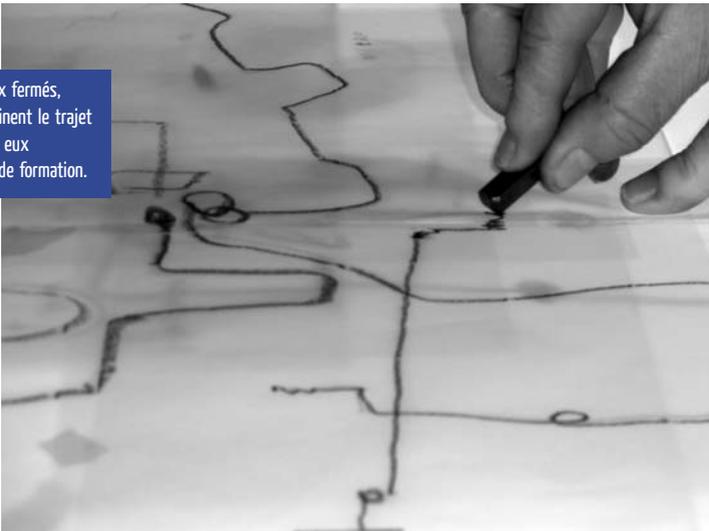


Photo : Les Ateliers de la Banane

Les trajets sont collés sur une vitre en superposant le point qui représente le lieu de formation. Ensuite, une nouvelle feuille de calque est posée sur l'ensemble des trajets. Chacun, à son tour, décalque sur cette feuille son trajet. Nous avons créé une nouvelle carte.



Les trajets sont collés sur une vitre en superposant le point qui représente le lieu de formation.

Photo : Les Ateliers de la Banane

Trajet 2 : Les trois dimensions, fil de fer

La région de Bruxelles est vallonnée. Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore approché les dénivèlements. Comment tracer, rendre les dénivelés d'une trajectoire sans utiliser les courbes de niveau ?

À l'aide de fil de fer et de pinces, chacun trace son trajet, toujours le même. La longueur du fil de fer est illimitée. Des raccords sont possibles. Du collant de couleur permet de marquer des points de passage du trajet. Il faut gérer le tracé et aussi l'espace, être attentif au voisin, alors que l'on ne maîtrise pas ce fil. Il faut également apprivoiser les différentes pinces. Elles ont toutes leur spécificité : elles

À l'aide de fil de fer et de pinces, chacun trace son trajet, toujours le même.



Photo : Les Ateliers de la Banane

coupent, plient, tordent, serrent... Certaines femmes en utilisent pour la première fois. Lors de l'évaluation finale, une femme dira : « J'en ai utilisé une pour la première fois à la maison pour fermer une fenêtre. J'ai osé utiliser des outils. J'aime faire avec les mains. »

Trajet 3 : Sur une grande feuille au mur, fusain, sanguine et acrylique de couleur

Nous quittons la position assise. Devant chacun, une feuille beaucoup plus grande que la feuille d'un cahier. Au milieu de la pièce, une table avec du fusain, de la sanguine, de l'acrylique et des pinceaux. Ils peignent le même trajet en indiquant par où ils passent. Pour la plupart, c'est la première fois qu'ils peignent, debout, sur une grande surface et avec des matériaux nouveaux. Bien que seuls devant leur surface, ils se retrouvent régulièrement autour de la table de matériel. Le travail est ponctué régulièrement de moments d'arrêt. Ils quittent leur peinture, prennent du recul, regardent l'avancement des autres peintures. Chacun reprend son travail, nourri de ses observations.



Chacun peint son trajet
en indiquant par où
il passe.

Photo : Les Ateliers de la Banane

J'aime particulièrement être le témoin privilégié d'une œuvre qui se construit. J'ai du recul (je regarde et je ne dessine pas). Cela me permet, comme n'importe qui se trouvant dans cette situation, d'observer ce qui est en train de se faire, de voir des choses que la personne, qui a toute son attention et son nez collé à ce qu'elle fait, ne voit pas.

Après tous ces trajets, nous découvrons le travail de Marie Christine Katz², plasticienne qui comme nous explore la marche, les trajets dans les grandes villes.

Remarques

- Certains sont plus à l'aise avec tel ou tel matériau. Je pense à la dextérité d'un participant quand il utilisait les pinces et le fil de fer. Les autres le regardaient faire, en se demandant comment il faisait cela aussi facilement. Cet homme nous a dit avoir déjà utilisé ces outils dans la plomberie.
- Le fait d'expérimenter des matières et des matériaux multiples nous permet de faire des choix pour traduire au plus près ce que nous voulons exprimer, donner à voir.

2. www.mariechristine.com

Atelier 3 : Lecture et production de textes

Les personnes qui participent aux ateliers arrivent à écrire lentement et à leur manière. Pour la lecture, c'est la même chose. Ce sont les débuts. Tout est encore difficile. Avant qu'ils commencent à écrire, je leur lis des textes d'auteurs en rapport avec ce que nous travaillons, comme une entrée en écriture, ou encore après, en prolongement de leurs productions. Dans les deux cas, la lecture de textes littéraires tisse des liens entre les mots de chacun et ceux de l'auteur. Quand on demande aux personnes quel effet leur fait un texte, elles parlent de l'écriture, du choix des mots, des sons. Et cela très naturellement, sans qu'il n'y ait d'explication de texte. Juste l'expérimentation de l'écoute et de l'écriture.

Un extrait de l'ouvrage *L'acteur flottant* de Yoshi Oida³ donne le ton par rapport aux perceptions que nous allons explorer dans ce troisième atelier. Je lis quatre fois le texte. Une fois comme ça, pour la musique ; une fois pour les mots qu'on ne comprend pas (on se les explique et on les note sur la feuille de mots nouveaux que l'on complète à chaque séance) ; une fois pour une compréhension plus globale de phrases ou de parties de texte ; et enfin, juste pour l'effet que le texte produit.

Après cela, nous faisons à notre tour des listes communes de choses qui font qu'en s'éveillant, on sait qu'on est à Bruxelles : une liste de choses que l'on entend en s'éveillant, une liste de choses que l'on sent en s'éveillant, une liste des choses que l'on voit en s'éveillant.

Ces listes serviront de points de départ à l'écriture des perceptions le long d'itinéraires choisis. D'autres listes communes donneront des mots pour poursuivre des phrases : « Parfois je vais... » « Jamais je n'irai... » « Quelquefois... » « Souvent... ». Les phrases trouvent alors leur place. Peu à peu, des textes personnels ou à plusieurs voix apparaissent.

3. Yoshi OIDA, *L'acteur flottant*, Actes Sud, 1992.

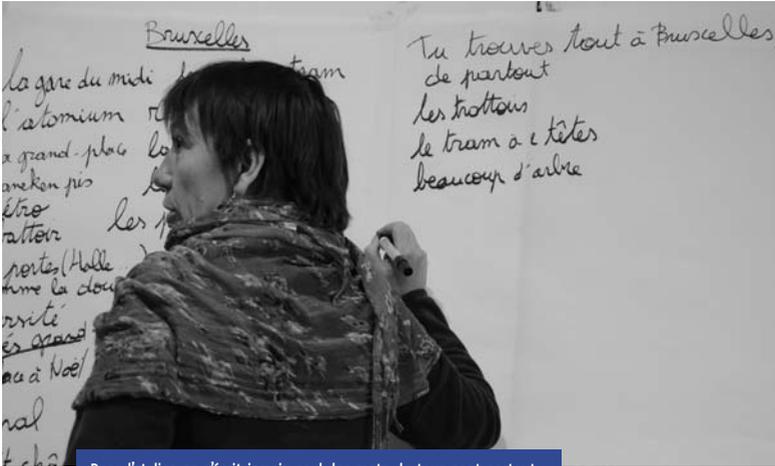


Photo : Les Ateliers de la Banane

Dans l'atelier, on n'écrit jamais seul, les mots de tous sont partout : affiches, listes de mots communs,...

*Bruxelles c'est il pleut
bâtiments trop hauts
tram
bus
métro
circulation
taxi
hôpital
Bruxelles, c'est restaurant du cœur
trop de monde
pavé
le ciel
parc
panneau
canal
école
Bruxelles ça monte et ça descend*

Il est par ailleurs permis, voire obligatoire, de faire des fautes. Si on s'arrête pour rechercher comment s'écrit un mot, la phrase s'en va, elle aussi. Ce sont les phrases, le texte que l'on privilégie ici. Les textes seront travaillés pour l'orthographe à un autre moment.

Tous les textes sont lus, donnés aux autres. Souvent, c'est moi qui les lis pour que les participants entendent le rythme du texte, et non les difficultés de lecture.

Lors de l'évaluation finale, les participants se souviennent des lectures et des textes qu'ils ont écrits :

- « Se rappeler les textes que tu as lus, les avoir avec soi. »
- « Un voyageur qui a découvert plusieurs choses, des espaces dans la ville. »
- « En écrivant, je voyage dans l'esprit, par l'odeur, la vue, je suis dans mon quartier. »
- « J'ai écrit comment je sais que je suis à Bruxelles. C'est beau. »
- « En écrivant, j'ai découvert que je ne sors pas beaucoup. »

Atelier 4 : Les objets, une première manière de dire son Bruxelles

Une table pleine de petits objets en tous genres. Nous ne les avons pas choisis. Une amie qui garde tout est heureuse de nous fournir des caisses de brocolis, comme on dit à Bruxelles. Une consigne : chacun choisit trois objets qui pour lui représentent Bruxelles, son Bruxelles, pas celui des touristes mais celui de l'habitant qu'il est, comme Marco Polo ramenait des choses au Grand Khan pour lui raconter son empire.

Les participants ne s'étonnent plus de rien. Ils s'adonnent avec plaisir à la découverte et à la recherche de ce qui leur convient. Pour l'un, ce sera une chaussure d'enfant parce qu'il y a beaucoup d'enfants à Bruxelles ; pour l'autre, un cadre parce que c'est ici qu'elle s'est mariée ; ou encore un œuf parce qu'il y a beaucoup de pigeons à Bruxelles. Et puis aussi : un canard pour le canal, un bijou pour les quartiers chics, un crayon pour l'école, une fleur pour les parcs, un



Une table pleine de petits objets en tous genres...

Photo : Les Ateliers de la Banane

mortier pour le mélange des cultures... Les Bruxelles plus intimes se racontent pour une première fois à travers les objets. De la perception à la représentation, de l'idée à l'explication. Les premières images singulières de Bruxelles se confrontent.

Atelier 5 : Un monde à inventer, à construire

Nous continuons à creuser, ce qu'est Bruxelles pour chacun de nous. Un tour de table commence. Mon rôle est de questionner, de reformuler pour que peu à peu le Bruxelles de chacun advienne, se verbalise. La ville se dit, les facettes apparaissent, les points de vue se confrontent. Par moments, je prends le rôle d'animatrice de débat. Les sujets sont nombreux : les violences, le racisme, l'avant et le maintenant, le pourquoi c'est devenu ainsi, l'envie de sécurité, le plaisir du mélange des cultures, les quartiers où l'on se sent chez soi, les peurs de se perdre, les dangers pour les enfants, le besoin d'être au calme, la misère, les snacks comme au Maroc, les magasins comme au Mali... De ce moment un peu décousu jaillissent plein de paroles, d'avis, d'attachements... Ce que chacun veut montrer de Bruxelles devient plus clair. Pour l'une, l'effet que cela fait de se sentir perdue, de ne pas se retrouver (elle en pleure en le racontant) ; pour l'autre, une ville à la campagne ; pour d'autres encore, avant le calme et maintenant le chaos, les riches et les pauvres, trouver tous les produits comme au pays, des animaux partout mais des pigeons surtout, mon grenier c'est mon lieu...

Atelier 6 : Comment mettre son Bruxelles dans une boîte ?

Tout ce que nous avons fait dans les ateliers précédents nous conduit à la concrétisation par chacun de son Bruxelles. Un moment d'échange permet de raconter et de préciser son intention. Il est un passage obligé, important pour que chacun s'approprie vraiment son projet, pour que ce qu'il veut montrer de son Bruxelles soit bien clair pour lui, qu'il sache où il veut aller. Cela correspond au long processus qui aboutit à l'œuvre... même si ce temps peut être variable, personnel.

Temps 1 : Le montage de la boîte

Nous montons ensemble une boîte en carton, de celles que l'on utilise pour les envois postaux. Exercice difficile. Chacun manipule ce carton. Il le déplie, le replie, le tourne et le retourne dans tous les sens. Le volume commence à prendre forme, mais ça ne ressemble pas encore à une boîte. Nous rions beaucoup de nos maladresses. Ce temps à monter un carton avec des plis, pour arriver au volume, nous prépare à apprivoiser l'espace de travail. Nous nous aidons, sans faire à la place de l'autre. Ensemble nous trouvons la solution. La boîte est finalement construite.

Temps 2 : Nous découvrons le travail de deux artistes

L'atelier n'est pas un espace clos, il est relation avec le monde. Les participants sont en relation entre eux, avec le processus créatif, le projet, l'environnement. La rencontre avec des œuvres d'artistes nourrit le travail de création. Nous faisons des connexions pour ne pas isoler les différentes disciplines. En allant à la rencontre d'œuvres en lien avec le sujet travaillé en atelier, les participants surmontent souvent leurs préjugés sur l'art : « À quoi ça sert ? » « Ça veut dire quoi ? » ... Nous parlons des choses que l'on ressent, qui nous touchent. Ils ne sont pas seulement spectateurs, ils sont aussi acteurs. Ils font le lien entre les œuvres et leur œuvre. Ce qu'ils font est en lien avec d'autres œuvres, avec le monde.

Les deux artistes présentés abordent, chacun à leur façon, l'espace, la relation avec la ville, avec les objets.

Slinkachu

Cet artiste met en scène des situations dans un décor urbain, avec des figurines à toute petite échelle. Il photographie d'abord le paysage urbain en plan large, et ensuite en macro où il isole la scène. Il travaille sur l'anonymat, l'aliénation et la solitude inspirée par la ville. Après avoir abandonné ses petits personnages, parfois il revient des jours plus tard. Ils sont toujours là, personne ne les a vus.⁴

Bernard Pras

Nous sommes ici dans la construction et la déconstruction. Une accumulation d'objets, mis savamment en scène pour produire l'image que l'artiste veut produire. Ses photographies représentent un visage, une scène... en deux dimensions, comme une peinture. Nous découvrons comment ces images sont construites.⁵

Les deux œuvres que nous avons choisies ont un côté ludique. Elles sont faites d'objets en tous genres, mis en scène dans le but de produire une émotion, ou en tout cas un effet sur le spectateur. Le travail qui précède l'œuvre finale est issu d'une longue construction, d'étapes multiples. Comme notre projet.

4. <http://slinkachu.com>

5. www.bernardpras.fr

Temps 3 : Les réalisations

Chacun sait maintenant ce qu'il veut représenter et l'effet qu'il veut produire.

Au fur et à mesure de l'avancement du travail, nous cherchons ensemble des idées et des solutions techniques pour traduire ce qu'on veut montrer. Les participants se réapproprient des matériaux et continuent à puiser dans les objets à leur disposition. En les transformant, en les détournant, en les assemblant. Une salière devient un tronc d'arbre, une canette le tunnel du métro, un paillason une prairie, des bâtonnets de *Frisco* un plancher... Chacun développe son projet en manipulant et en expérimentant des formes, des couleurs, des volumes et des matériaux divers. Certains travaillent à deux autour d'un projet commun. L'espace de travail est l'intérieur de la boîte, fond et couvercle. Les boîtes seront exposées ouvertes mais il faut pouvoir les refermer. Les participants doivent donc régulièrement vérifier que ce qu'ils mettent dans la boîte n'empêche pas la fermeture.



L'espace de travail est l'intérieur de la boîte, fond et couvercle.

Photo : Les Ateliers de la Banane

Voici quelques-unes de leurs réalisations :

La boutique de luxe « Pépite de chocolat »

Elle aime beaucoup le chocolat, les magasins de luxe et tout ce qui brille. C'est donc tout naturellement que les chocolats trouveront leur place dans sa boutique de luxe. Pour représenter le chocolat, elle fait des essais, sur la pierre, dans la verdure, dans une église près des bougies ou des fleurs. Elle fait des mélanges pour trouver une couleur qui pour elle représente au mieux le chic.

Sur la table, les objets brillants sont nombreux. Elle voudrait les prendre tous pour sa boîte mais ce n'est pas possible. Nous discutons et rions beaucoup. Ensemble nous trouvons le nom de sa boutique : *Pépite de chocolat*.

L'ordre et le désordre, avant et après

Ici un travaille duo. L'un est nostalgique du Bruxelles des années 80. Il aimait les trams où le conducteur était accompagné d'un préposé au ticket. L'autre a découvert la Belgique par un village dans les Ardennes. Depuis qu'il est à Bruxelles, il ne s'habitue pas. Le métro est bruyant, sans lumière. Comment rendre l'ordre et le désordre ? Nous discutons beaucoup, nous avons difficile à concrétiser leur idées. Dans la cour de l'atelier, je pose alors, côté ombre, une chaise cassée. Et côté lumière, une même chaise, mais en bon état. Oui, c'est ça qu'ils veulent montrer.



Photo : Les Ateliers de la Banane



Photo : Les Ateliers de la Banane

En face de chez moi

En face de chez elle, il y a une tour. Elle se demande ce qui se passe derrière les fenêtres de cette tour. Elle parle de violences, plus précisément de violences conjugales. Surement qu'il doit y en avoir dans cette tour ! Mais comment montrer une scène de violence par une toute petite fenêtre ? Nous regardons dans une BD comment l'auteur arrive à attirer l'attention sur une scène en l'agrandissant. Dans sa boîte, elle peint alors une fenêtre de l'immeuble de la même couleur que l'intérieur de la pièce, comme pour dire que la scène se passe là.



Les marrons et les pigeons des parcs

Elle trouve un marron sur la grande table. Il n'y a pas de marronniers en Turquie. À Bruxelles, il y a beaucoup de pigeons et les gens leur donne beaucoup de pain. Il y a aussi beaucoup de chats et de chiens. Pour fabriquer son arbre, elle se servira d'une salière à laquelle elle accrochera les feuilles.



Lors d'un tour de table réalisé avant de se quitter, les apprenants diront :

- « Plus de mal ce matin, il fallait oser y aller et je ne savais pas quoi. Mais en faisant, c'est venu. »
- « Savoir un peu ce qu'on veut et puis en faisant, ça change. C'est des décisions l'une après l'autre. »
- « On travaille avec la tête calme parce qu'ici on participe tous. »
- « Oui, on travaille ensemble et même tous ensemble. On aide pour les boîtes des autres. »
- « Ça fait du bien, c'est un peu manuel, technique, il ne faut pas réfléchir tout le temps. »
- « Venir à d'autres ateliers ici, on aimerait. »

3. Après les ateliers, l'exposition

Nous rappelons aux participants qu'au mois de juin, quand tous les ateliers seront terminés, ils rencontreront les deux autres groupes qui ont travaillé sur le même projet. Dans l'enthousiasme, nous leur annonçons que nous monterons pour eux une exposition, à l'occasion de cette rencontre.

Le temps passant, nous nous disons que ce serait dommage de monter toute une exposition sans la faire voir à un large public. Nous proposons alors aux participants de la rendre publique. Tous sont partants. Mariska réalise une magnifique affiche, tout le monde distribue des cartons d'invitation.

Le 8 juin, les participants arrivent deux heures avant l'ouverture au public. Chacun découvre l'atelier que nous avons transformé en lieu d'exposition. Leurs productions et celles des autres groupes y sont mises en valeur. Quelqu'un dit : « C'était pour du vrai ce que vous nous aviez dit, c'est une vraie exposition. »

Dans un premier temps, chacun reçoit son badge, boit un thé ou un jus d'orange et se promène à son rythme dans l'exposition. Ensuite, nous leur rappelons qu'ils sont là pour accueillir et guider les invités. Nous leur proposons de commencer par s'exercer entre eux. L'un se lance, l'autre poursuit, un autre propose qu'on s'exprime d'abord sur l'effet que produit une boîte avant que celui ou celle qui l'a réalisée explique ce qu'il a fait. Chacun raconte, les timidités s'estompent.

Les invités arrivent. Et c'est magnifique. Lui qui ne parlait pas raconte sa boîte, son chez lui comme si on y était. Elle n'en finit pas d'expliquer les différences entre ici et au pays : « Chez nous, il n'y a pas de marronniers, ce sont tous des châtaigniers. » Lui raconte qu'en 1974, il n'y avait pas de racisme, qu'il parlait avec tout le monde, mais que maintenant, il y a trop d'habitants, trop de misère, ce que d'ailleurs montre une autre boîte. Elles guident à deux leur boîte

Elle n'en finit pas d'expliquer les différences entre ici et au pays :
« Chez nous, il n'y a pas de marronniers, ce sont tous des châtaigniers. »



Photo : Les Ateliers de la Banane

commune et racontent comment elles sont arrivées à travailler ensemble. Tous ne s'arrêtent plus d'accueillir, de guider, de parler de leur boîte et de celles des autres. De 15h à 21h, le local ne désemplit pas, les visiteurs sont très nombreux. Ils prennent leur temps, regardent, se laissent expliquer, questionnent et sont touchés par les univers exposés.

Je suis très émue moi aussi, je n'ai pas hésité à proposer aux participants de guider l'exposition mais je n'ai jamais cru qu'ils seraient aussi à l'aise, qu'ils seraient si enthousiastes, qu'ils raconteraient avec autant de facilité et de bagou leur expérience et celle de leur groupe. Lors de l'évaluation finale, ils nous diront combien ils ont été subjugués lorsque nous leur avons ouvert la porte de l'exposition et qu'ils l'ont découverte, combien ils étaient fiers de présenter leur travail.

4. En conclusion, ce que nous tirons comme leçons

Un défi réaliste

Tout au long du projet, on est à chaque fois passé par le chas de l'aiguille. On n'a pas douté, mais après coup on se dit que c'était quand même un solide défi : 18h d'ateliers dont 6h pour créer sa boîte, 6h pour passer à travers un processus de création.

Ce défi, nous pouvions le proposer parce que :

- nous savions où nous voulions arriver ;
- nous mettions en œuvre toutes les conditions pour que cela soit possible ;
- nous avions confiance dans le groupe, autant qu'en nous-mêmes ;
- nous avions des valeurs communes et y œuvrions ensemble ;
- nous travaillions en tandem, inventant à deux ce que l'on n'imaginait pas toute seule ;
- nous avions déjà mené d'autres projets ensemble, nous connaissions nos forces et nos limites.

Rien n'était bétonné au départ, tous les chemins n'étaient pas connus à l'avance. On était dans un réel processus de recherche et de création, laissant place à l'imprévu et à la surprise. La collaboration entre animatrices était également une pièce maîtresse.

Des ingrédients essentiels

L'obligation de produire dans un temps suffisant mais limité, les consignes qui mettent en création, les métaphores qui emmènent plus loin que le quotidien, dans les contrées de Marco Polo par exemple, les moments de réflexion après chaque atelier pour dire ses étonnements, ses apprentissages, ses questions... sont des ingrédients essentiels. L'équilibre fragile entre le processus, la pédagogie, la créativité, l'apprentissage, le rapport à soi et aux autres, le collectif et l'individuel en font aussi partie.

D'autres outils sont tout aussi essentiels :

Les lectures à voix haute

Ces lectures de textes d'auteurs sont nourrissantes. Ce projet a montré à quel point prendre le temps de lire, de relire un texte, d'en reparler la fois suivante est nécessaire pour que celui-ci soit intégré.

Les cartes

C'est un thème très concret qui passionne les apprenants. Leur potentiel est extraordinaire. L'an prochain, nous continuerons ce projet mais avec plus de temps, entre autres pour explorer et produire des choses autour des cartes.

Les affiches pour se souvenir

Les nouveaux mots repris d'un texte lu ou utilisés par nous durant les ateliers et transcrits sur des affiches sont comme un cadeau que les participants s'approprient, relie à leur vie. Ils sont fiers de pouvoir en parler en famille, à leurs enfants. Mots et textes leur donnent accès à des mondes dont ils se croyaient exclus. « J'ai pu expliquer la différence entre art abstrait et art figuratif à mon fils », a dit l'un d'eux.

Lien avec les apprentissages

Bien sûr, dans ce genre d'atelier on n'apprend pas à lire et à écrire – les participants étaient prévenus dès le départ – mais on s'y entraîne. Ils ont été rassurés, s'entraîner on l'a vraiment fait. Ils ont aussi appris des tas de choses en lien avec les cartes, les couleurs, les mots, les textes, les autres, Bruxelles, les auteurs, les plasticiens, le dessin, la peinture, la photo, l'écriture (avec des fautes), les moyens pour réaliser son idée, le plaisir de guider l'exposition, la rencontre avec des inconnus, le débat, le questionnement, l'argumentation, la créativité... Ils ont appris à apprendre, à apprendre par soi-même et avec d'autres.

Des effets singuliers

Et puis, évidemment, un projet comme celui-là a aussi des effets singuliers. Une personne qui ne s'était jamais laissé photographier a accepté d'être prise en photo et est rentrée avec cette photo, toute fière à la maison. Un autre est allé chercher son fils pour qu'il voie l'exposition. Il y a aussi elle qui a osé nous raconter combien elle était perdue dans Bruxelles, lui qui a récité le texte de Yoshi Oida à ses enfants, elle qui s'est servie d'une pince pour la première fois, une autre qui a enlevé son foulard parce qu'on était comme en famille, eux qui ont regardé des bouquins d'art comme s'ils avaient fait ça toute leur vie, lui qui s'est exprimé sur les problèmes de son fils à l'école tout en réalisant sa boîte, puis est allé voir l'institutrice après l'exposition...

Texte rédigé par Karyne WATTIAUX,
conseillère pédagogique à Lire et Ecrire Bruxelles
en collaboration avec Mariska FORREST, plasticienne au
Centre d'Expression et de Créativité *Les Ateliers de la Banane*